



HAL
open science

L'Égypte, espace des origines et des premiers temps de l'humanité dans le livre I de la Bibliothèque Historique de Diodore de Sicile

Laurent Gourmelen

► **To cite this version:**

Laurent Gourmelen. L'Égypte, espace des origines et des premiers temps de l'humanité dans le livre I de la Bibliothèque Historique de Diodore de Sicile. *Ktèma : Civilisations de l'Orient, de la Grèce et de Rome antiques*, 2024, Intraduisibles de l'Antiquité - L'espace dans l'histoire universelle de Diodore de Sicile, 49, pp.113-128. hal-04833594

HAL Id: hal-04833594

<https://hal.science/hal-04833594v1>

Submitted on 12 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

KTÈMA

CIVILISATIONS DE L'ORIENT, DE LA GRÈCE ET DE ROME ANTIQUES

Intraduisibles de l'Antiquité

Adrien COIGNOUX, Thibaud NICOLAS	Introduction	5
Mathilde NAAR	Traduction de théonyme et transfert de culte. Le cas d'Hygie et Salus à Rome.....	11
Beatrice LIETZ	Intraduisibles grecs dans les <i>Verrines</i> de Cicéron.....	27
Coline RUIZ DARASSE	Un préteur chez les Gaulois? Autour de l'inscription gallo-grecque de Vitrolles	37
Teresa TORCELLO	" <i>Hoc ego supersedi vertere.</i> " Untranslatibility and Hesitation to Translate in the Work of Aulus Gellius.....	49
Ginevra BENEDETTI	Falling from Olympus. Deconstructing the Modern Idea of "Pantheon" to Translate the Ancient <i>Panthe(i)on/Pantheum</i>	63
Florentin MAROYE	<i>Versor, poeta, factista</i> : les définitions du traducteur par Florent Chrestien.....	77
Adrien COIGNOUX, Thibaud NICOLAS	Facteurs d'intraductibilité des langues anciennes: une tentative de typologie	91

L'espace dans l'histoire universelle de Diodore de Sicile

Pascale GIOVANNELLI-JOUANNA	Introduction	109
Laurent GOURMELEN	L'Égypte, espace des origines et des premiers temps de l'humanité dans le livre I de la <i>Bibliothèque Historique</i> de Diodore de Sicile.....	113
Alexander MEEUS	Traces of Herakles' Benefactions across the Roman Republican Mediterranean as Proof of their Historicity in Diodoros' <i>Bibliotheke</i>	129
Charles E. MUNTZ	Across Space and Time: Diodorus's Island Book.....	155
Rita COMPATANGELO-SOUSSIGNAN	La Bretagne à l'époque de César chez Diodore de Sicile. De la (re)découverte géographique à l'utopie mythique.....	171
Cinzia BEARZOT	Spazio continentale e spazio isolano in Diodoro: alcune considerazioni.....	191

Varia

D. T. POTTS	Similarities and Differences between the Office of the Achaemenid <i>barrišdama</i> and the Safavid-Qajar <i>mihmāndār</i>	207
Orestis BELOGIANNIS	La « grande révolte satrapique »: un réexamen.....	223
Claudio FELISI	D'où viennent les noms des dieux grecs? La réponse d'Hérodote et de ses lecteurs anciens (Platon et Diodore) reconsidérée.....	247
Amarande LAFFON	La représentation des relations de pouvoir dans le monde animal chez Aristote.....	273
Mauro MOGGI	Talassocrazia e democrazia radicale. Contestazioni ad Aristotele e storiografia "creativa".....	291
Michel HUMM	Le <i>pomerium</i> de la ville de Rome. Une frontière pour les auspices.....	313
Yann BERTHELET	Quelle fut l'erreur auspicielle de Tiberius Gracchus (163 av. J.-C.)?	337
Sergio BRILLANTE, Didier MARCOTTE	Strabon lecteur de Platon. Les étapes de la civilisation dans la <i>Géographie</i> (XIII, 1, 25) à la lumière du palimpseste vatican.....	353
Olga BOUBOUNELLE	Serments augustes et invocations de la Fortune de l'empereur dans les provinces hellénophones de l'Empire.....	365

L'Égypte, espace des origines et des premiers temps de l'humanité dans le livre I de la *Bibliothèque Historique* de Diodore de Sicile

RÉSUMÉ-. Cet article étudie les passages du livre I de Diodore, consacré à l'Égypte, qui évoquent les origines et les premiers temps de l'humanité. En dépit de leur apparente discontinuité, ces passages, reliés entre eux par des effets d'écho, composent une enquête raisonnée sur cette question importante et révèlent un usage maîtrisé de différentes sources. L'analyse fait apparaître les liens étroits qui unissent espace géographique et temporalité. Elle amène à considérer l'Égypte de Diodore, lieu des origines immémoriales, comme une image largement reconstruite sous l'influence de représentations grecques.

MOTS-CLÉS-. Égypte, origines et premiers temps de l'humanité, pratiques alimentaires, espace, temporalité

ABSTRACT-. This article examines the passages in Book I of Diodorus devoted to Egypt that refer to the origins and early times of humanity. In spite of their apparent discontinuity, these passages, linked together by echo effects, make up a reasoned investigation into this important question and reveal a controlled use of different sources. The analysis shows too the close links between geographical space and temporality. It leads us to consider Diodorus' Egypt, the place of immemorial origins, as an image largely reconstructed under the influence of Greek representations.

KEYWORDS-. Egypt, origins and early times of humanity, food practices, space, temporality

Dans la préface de la *Bibliothèque Historique* (I, 1-5), Diodore définit le projet ambitieux et novateur qui est le sien : produire « une histoire universelle » (κοινή ιστορία, I, 1, 1), au sens plein et entier du terme, couvrant l'ensemble de la temporalité, des temps originels les plus anciens à la période contemporaine, aboutissement d'une longue temporalité historique, sans omettre une période intermédiaire, celle de la « mytho-histoire ». Le défi est de taille et impose donc de ne pas « rejeter les anciens mythes à cause de la difficulté de l'entreprise », comme l'ont fait ses prédécesseurs (I, 3, 2). Diodore, quant à lui, rend compte du temps des origines en consacrant un long développement à la formation du monde, puis à l'apparition de la vie sur terre (I, 6-7), avant de donner un tableau des premiers temps de l'humanité (I, 8). Il est contraint, en revanche, de reconnaître les difficultés que pose l'étude des temps mythiques, en l'absence de tout témoignage écrit (I, 9, 2) : il ne peut évoquer la liste et la succession des premiers rois car, comme il l'a indiqué précédemment, on ne dispose d'aucune annale fiable remontant à cette époque, permettant une enquête historique (I, 5, 1)¹. Il lui est tout aussi impossible d'établir l'ancienneté des peuples, grecs et barbares, qui se disputent la priorité en ce domaine, se proclamant autochtones et véritables

(1) Seule l'apparition d'une documentation écrite marque le passage à la phase historique de l'histoire de l'humanité : voir MUNTZ 2017, p. 121 et MUNTZ 2018, p. 63-71.

« premiers inventeurs » (I, 9, 3-4). Il se bornera donc à exposer ce que chaque peuple affirme sur sa propre ancienneté, en commençant par les Barbares (livres I-III), avant de rapporter les traditions grecques (IV-VI), consacrant les six premiers livres de son ouvrage à la mythologie. C'est le passé immémorial de l'Égypte que Diodore restituera dans son premier livre, car c'est en Égypte que la tradition mythique place l'origine des dieux, tandis que l'opinion y voit le lieu d'invention de l'astrologie (I, 9, 6). Ces deux explications constituent une reprise manifeste des arguments donnés par Hérodote à l'ouverture de sa monographie égyptienne (II, 4), visant à prouver que les Égyptiens sont « les plus anciens des hommes » (II, 2). Elles permettent aussi à Diodore de ne pas se contredire, puisqu'il vient d'annoncer qu'il ne trancherait pas la question de l'ancienneté. Il ne fait cependant aucun doute que Diodore adhère lui aussi à cette conviction si largement partagée².

C'est ainsi que sa monographie se rattache à un genre bien établi, celui des *Aigyptiaka*. Diodore a pris grand soin de la structurer très rigoureusement. Après un chapitre initial, décrivant l'apparition et les premiers temps des hommes en Égypte (I, 10), se suivent quatre parties : une première, consacrée aux dieux et aux traditions qui leur sont attachées (θεολεγόμενα) : I, 11-29 ; une deuxième, portant sur la géographie du pays (chorographie) : I, 30-41 ; une troisième qui retrace l'histoire égyptienne, sous la forme d'une liste des rois : I, 42-68 ; une dernière, enfin, présentant les usages des Égyptiens (νόμοι) : I, 69-98. Pour autant, cette ferme structuration n'empêche pas redites et « chevauchements », certains éléments étant présentés dans plusieurs sections de l'ouvrage de façon anticipée ou rétroactive. Comme le remarque Anne Burton, un tel constat interdit de croire que Diodore reproduit une source dans son intégralité, qui serait les *Aigyptiaka* d'Hécatee d'Abdère³. C'est pourtant l'opinion qui a longtemps prévalu, à la suite d'un article d'Eduard Schwartz et d'une notice qu'il consacra à Diodore⁴. Le problème des sources de Diodore, on le sait bien, est particulièrement complexe⁵. Le titre même que l'auteur a choisi de donner à son œuvre, *Bibliothèque*, indique clairement une volonté revendiquée de s'inscrire dans une tradition, celle de la compilation, seul moyen, du reste, de répondre aux exigences d'un travail de si grande ampleur⁶. Cela ne signifie pas pour autant que Diodore se contente de retranscrire servilement de larges passages de ses prédécesseurs. Bien au contraire, aux analyses univoques, guidées par les impératifs de la *Quellenforschung*, a succédé une approche beaucoup plus fine et minutieuse de l'usage des sources par Diodore, qui se révèle autrement plus complexe et concerté⁷. Diodore opère des choix critiques, des comparaisons, il restitue et remodèle ses sources au sein d'un propos personnel et neuf, reflétant ses idées et les conceptions de son temps, comportant des innovations personnelles. Le livre I, de ce point de vue, offre un champ d'étude de premier ordre. Il avait largement retenu l'attention de Walter Spoerri qui, avec la publication en 1959 d'une étude importante, a grandement contribué à renouveler les études sur Diodore⁸. Par le biais d'une étude comparée des sources de ce livre, au travers de rapprochements avec des textes contemporains, Walter Spoerri, s'attachant notamment aux chapitres VI à VIII, a montré comment Diodore élabore une synthèse, un *compendium* des idées dominantes partagées par beaucoup d'autres auteurs au 1^{er} siècle avant notre ère. Ces chapitres et, plus largement, ce livre I reflètent ainsi ce que l'on peut nommer « la pensée éclectique » du temps, mêlant différentes sources, parmi lesquelles le stoïcisme tardif, mais aussi

(2) Voir également Platon, *Timée*, 22b et Aristote, *Météorologiques*, 352 b 21.

(3) BURTON 1972, p. 1-34, en particulier p. 33-34. Sur la question des sources du livre I, voir également MUNTZ 2011.

(4) SCHWARTZ 1885 et 1903. Selon REINHARDT 1912, la source première d'Hécatee serait Démocrite, hypothèse reprise par H. Diels qui fait du chapitre VIII un fragment de Démocrite (F 68 B5 DK).

(5) Outre les études précédemment citées à propos du livre I, voir notamment SACKS 1994, SULIMANI 2011, p. 57-108, MUNTZ 2017, p. 14-26.

(6) Voir LAQUEUR 1958, p. 281.

(7) Voir SULIMANI 2022, p. 179.

(8) SPOERRI 1959 ; voir aussi SPOERRI 1961.

d'autres courants de pensée, des textes et des présupposés plus anciens, remontant au ^ve siècle. S'il faut chercher une « influence », W. Spoerri penserait plutôt à Posidonios, faisant preuve néanmoins de prudence et préférant parler d'une « tendance ». La leçon doit être retenue et suivie. D'un point de vue méthodologique, si l'on souhaite étudier le texte de Diodore sans le moindre *a priori*, plutôt que d'attribuer de larges passages à des œuvres perdues, mieux vaut inverser le point de vue en s'efforçant de déceler la présence de sources certaines et de rendre compte de leur rôle au sein d'un discours neuf qui a sa propre cohérence.

C'est ce principe qui guidera l'analyse que l'on se propose de mener à propos de la question des origines et des premiers temps de l'humanité, question centrale dans ce livre I consacré au peuple le plus ancien. Le chapitre VIII donne un tableau d'ensemble de l'humanité primitive et de ses progrès pour atteindre une vie civilisée. En ce début de livre, il revêt sans le moindre doute une valeur programmatique. Son analyse permettra, dans un premier temps, d'éclairer la représentation que se fait Diodore des premiers temps de l'humanité. La monographie sur l'Égypte qui suit amène l'auteur à reconsidérer cette question des origines de l'homme à plusieurs reprises, en s'attachant chaque fois à rendre compte tout particulièrement des pratiques alimentaires. On procédera, au fil du texte, à une lecture de ces différents passages qui, dans leur diversité et leur discontinuité apparentes, donnent par accumulation une vision riche et précise des origines de l'humanité⁹.

TABLEAU GÉNÉRAL DE L'HUMANITÉ PRIMITIVE (I, 8)

Le tableau des premiers temps de l'humanité (I, 8) se conforme dans une large mesure à la vision grecque établie du « mode de vie bestial » (θηριώδης βίος) de type primitiviste¹⁰. Selon Diodore, « on dit que les premiers hommes engendrés aux origines menaient une vie désordonnée et bestiale (τοὺς δὲ ἐξ ἀρχῆς γεννηθέντας τῶν ἀνθρώπων φασὶν ἐν ἀτάκτῳ καὶ θηριώδει βίῳ καθεστῶτας) », expression faisant écho à un passage de la tirade de Thésée dans les *Suppliantes* d'Euripide, 201-202. Les hommes vivaient comme des bêtes sauvages et de façon dispersée, sans former la moindre communauté¹¹. Cette représentation se développe au cours du ^ve siècle, en réaction au modèle idéal hésiodique de l'Âge d'or auquel elle se substitue. S'affirme ainsi une nouvelle conception de l'histoire humaine, optimiste en dépit des apparences. Confrontée aux pires conditions, l'humanité primitive ne peut qu'évoluer vers le progrès au fil de découvertes successives qui la mèneront à une vie pleinement civilisée. Cette évolution progressiste est, en revanche, impossible dans le cas de l'Âge d'or, temps pré-politique perdu à tout jamais, laissant place à une lente déchéance de l'homme dont témoigne le mythe des Races¹². Le texte de Diodore est essentiel : il condense, en effet, presque tous les grands thèmes structurant la conception traditionnelle du mode de vie bestial, en amalgamant un ensemble de données remontant aux textes des ^ve et ^{iv}e siècles¹³. Il comporte néanmoins certaines particularités et innovations révélatrices.

(9) Nous lisons le texte édité dans la CUF en modifiant parfois sa traduction : CHAMOIX, BERTRAC, VERNIERE 1993. Nous avons également eu recours à deux traductions françaises commentées : CASEVITZ 1991, KOWALSKI, 2021.

(10) Sur le θηριώδης βίος, voir en particulier GUTHRIE 1957, p. 142, SPOERRI 1959, p. 152-160, COLE 1967, p. 27-29, DIERAUER 1977, p. 28, GOURMELEN 2004, p. 216-225, PEIGNEY 2012.

(11) Cette conception apparaissait déjà chez Eschyle, *Prométhée*, 449-50, et *Palamède*, fr. 303 Mette, ainsi que dans l'*Hymne Homérique à Héphaïstos*, 3-4.

(12) Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 109-126. Sur cette opposition, voir en particulier LOVEJOY, BOAS 1935, GUTHRIE 1957, p. 63-79, EDELSTEIN 1967, DODDS 1973, ROMILLY 2005.

(13) ROMILLY 2005, p. 49 : « Ce texte présente l'avantage de nous apporter un témoignage qui n'est pas seulement le plus clair et le plus cohérent que nous avons sur les origines de la civilisation, mais qui rejoint si bien nos passages du ^ve siècle qu'il semble, en somme, en dégager l'armature cachée. »

La vie des hommes se définit d'abord par un régime particulier, la poiéphagie, consommation d'herbes et de « fruits poussant d'eux-mêmes (καρπούς αὐτομάτους) », qui assimile ces hommes à des animaux « allant chercher leur pâture ». Ces hommes subissent, par ailleurs, les attaques des bêtes sauvages, thème important dans le mythe du *Protagoras* de Platon¹⁴. Les conséquences sont les mêmes : ce danger pousse les hommes à s'entraider et à se regrouper (ἀθροιζομένους). Il s'agit là d'une première étape dans une évolution très lente et progressive, fortement soulignée par les nombreuses indications temporelles qui scandent ce chapitre. Les hommes agissent d'eux-mêmes, découvrant les moyens d'assurer leur subsistance, poussés par le besoin et la nécessité (χρεία), instruits (διδασκόμενοι) par l'intérêt (σύμφερον) et l'expérience (πείρα) : il faut relever l'usage répété du verbe διδάσκω et de ses dérivés. La particularité remarquable du texte de Diodore est d'exclure totalement toute intervention bienfaitrice des dieux. Du reste, aucune mention n'est faite d'une autre étape du mythe du *Protagoras*, antérieure à celle évoquée précédemment : la prise de conscience par l'homme de l'existence des dieux et l'institution des cultes¹⁵. L'acquisition du langage est une découverte majeure à laquelle Diodore consacre un long développement (I, 8, 3-4). Est évoquée ensuite la vie pénible des hommes, marquée par des manques qui correspondent à des découvertes à venir, « utiles à la vie » : les vêtements (les hommes sont nus), les habitations (ils vivent à l'air libre), le feu et « la nourriture civilisée qu'ils ignoraient totalement (τροφῆς ἡμέρου παντελῶς ἀνενοήτους) ». À cette nourriture s'oppose « la nourriture sauvage » (ἀγρία τροφή) que l'homme ne peut conserver pour les périodes de disette : il en résulte une forte mortalité due à la faim et au froid. « Petit à petit (κατ' ὀλίγον) », les hommes pallient ces manques, en s'abritant dans des cavernes, mettant en réserve leur nourriture et découvrant le feu. Les inventions ultérieures ne sont qu'évoquées brièvement : il s'agit des « arts » (τέχναι) et « tout ce qui peut aider à la vie commune (τὸν κοινὸν βίον ὠφελησαι) », c'est-à-dire à une vie menée en collectivité, et non plus dispersée, impliquant un regroupement humain. Le passage se clôt par une conclusion qui résume les enjeux majeurs de ce progrès civilisateur dû au besoin et à la nécessité (χρεία) qui fut l'éducateur (διδάσκαλος) des hommes, favorisés dans cet apprentissage (μάθησις) car, à la différence des autres animaux, ils disposent d'atouts : les mains, la parole et la raison, la vivacité de l'esprit.

Si ce tableau général présente de nombreux points communs avec les textes grecs d'époque classique évoquant les origines de l'homme, il omet ou modifie néanmoins certains aspects du θηριώδης βίος. Dans un passage du traité hippocratique *Ancienne Médecine*, III, 3-5, la poiéphagie primitive est présentée comme un régime bestial, provoquant « beaucoup de souffrances terribles » aux hommes contraints de se nourrir d'« aliments crus, intempérés et dotés de qualités fortes ». Ce n'est qu'après une longue période de temps que les hommes acquièrent « le régime des gens en santé », pleinement civilisé : pains de blé et galettes de froment et d'orge, nourriture « en conformité avec la capacité naturelle de l'homme »¹⁶. Les aliments naturels évoqués par Diodore, quant à eux, « poussant d'eux-mêmes » (αὐτομάτους), font songer aux productions spontanées de la terre de l'Âge d'or αὐτομάτη décrite par Hésiode, si généreuse envers les hommes : « Tous les biens étaient à eux : la terre de labour qui porte le blé (ζείδωρος ἄρουρα) produisait d'elle-même (αὐτομάτη) une récolte abondante et généreuse : et eux, dans la joie et la paix, exploitaient leurs champs au milieu de biens abondants. »¹⁷ Dans le texte de Diodore, la poiéphagie primitive semble remodelée et perdre ainsi de sa sauvagerie. On doit néanmoins s'aviser que les productions de l'Âge d'or d'Hésiode sont, elles, d'emblée civilisées : il s'agit des céréales qui seront ensuite cultivées par les hommes de la Race

(14) Platon, *Protagoras*, 322b ; voir également *Politique*, 274b.

(15) Platon, *Protagoras*, 322a.

(16) Sur ce passage, pièce majeure de l'histoire grecque de l'humanité et sur ses liens avec le chapitre VIII de Diodore, voir JOUANNA 1992, p. 331-343.

(17) Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 116-119.

de Fer, au prix de rudes travaux agricoles¹⁸. Le texte de Diodore ne dit rien de l'acquisition de cette « nourriture civilisée » qu'il se contente de mentionner. Il passe sous silence, enfin et surtout, un autre régime alimentaire primitif, aberrant et terrifiant, l'allélophagie, évoquée dans une série de textes anciens qui ont en commun une même formule introductive, « Il y eut un temps où... », sur le modèle d'un célèbre fragment du *Sisyphé* de Critias (fr. 1, 1-4 Nauck²)¹⁹. Ces textes ont également en commun d'associer l'allélophagie à la loi du plus fort, dans un monde qui ne connaît encore aucune justice (δικη), où règnent la violence (βία) et l'ὑβρις allant de pair avec l'absence totale de respect envers les autres²⁰. La fin de ce mode de vie bestial correspond au moment où l'homme reçoit le don de Déméter, les céréales, et à ce don correspond simultanément le triomphe de la justice, incarnée par Déméter *Thesmophoros*²¹.

Diodore est ainsi le témoin d'une nouvelle représentation du mode de vie primitif, conciliant primitivisme et Âge d'or, qui s'est développée et imposée au IV^e siècle, puis durant la période hellénistique, sans doute sous l'influence des recueils d'histoire universelle accordant une place importante à la question des origines de la civilisation²². Cette tendance pourrait avoir été amplifiée par Posidonios, source éventuelle pour Diodore²³. Il faut garder à l'esprit la structure et les enjeux de ce tableau général initial pour lire à présent, au fil du livre I, les évocations successives du temps des origines de l'homme.

ORIGINES DE L'HUMANITÉ EN ÉGYPTE (I, 10)

Diodore ouvre sa monographie sur l'Égypte par un chapitre introducteur (I, 10), en affirmant d'emblée que les premiers hommes sont apparus en cette région, « au moment originel de la naissance de l'univers [littéralement: de toutes choses] (κατὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς τῶν ὄλων γένεσιν) ». Ce chapitre frappe par sa très ferme structuration logique. La priorité de l'apparition de l'homme, affirmée à plusieurs reprises, est d'emblée expliquée par deux particularités propres à l'Égypte: l'εὐκρασία de la région et « la nature du Nil qui est très fécond »²⁴. Le sens du terme εὐκρασία est ici « heureux climat ». Le mot désigne un « bon mélange », un équilibre parfait entre différents éléments. Il est certain que le propos est sous-tendu par une référence implicite à une théorie des climats d'origine ionienne, mentionnée par Hérodote (III, 106) et appliquée plusieurs fois de façon implicite pour expliquer les qualités supérieures de la Grèce²⁵. Le terme et ses dérivés sont employés à deux autres reprises dans ce passage, qualifiant la terre, puis l'air. L'εὐκρασία de l'Égypte permet l'apparition de l'homme qui est confondue avec celle de la vie en général, comme en témoignent les très nombreux dérivés du terme ζῶον. Cette équivalence est significative:

(18) Voir MAUDUIT 2006, p. 214: le cadre de l'Âge d'or est celui d'« une nature spontanément civilisée [...] qui, bien que non touchée par l'homme, offre d'elle-même les produits de la culture ».

(19) Sur ces textes, voir MOREAU 1999, p. 206, qui en propose une traduction.

(20) Ces valeurs et « contre-valeurs » sont héritées d'Hésiode: leur opposition structure le mythe des Races et détermine la loi de Zeus définissant le critère de différence entre les animaux, qui se dévorent les uns les autres car ils ne connaissent pas la justice, et les hommes qui ont reçu la justice du dieu (*Les Travaux et les Jours*, 276-280).

(21) Voir Isocrate, *Panégryrique*, 28; sur cette simultanéité, voir COLE 1967, p. 104.

(22) Voir COLE 1967, p. 4-5; voir également SPOERRI 1959, p. 133-134.

(23) W. Theiler voit dans le ch. VIII de Diodore un fragment de Posidonios (fr. 306 Theiler). La question est débattue et la possibilité d'une dépendance demeure incertaine: voir BURTON 1972, p. 48.

(24) Sur ces deux causes, voir SPOERRI 1959, p. 207-208.

(25) En II, 77, c'est l'excellente santé des Égyptiens qui est expliquée par le climat équilibré du pays. Un exemple très significatif de cette théorie des climats est donné dans le traité hippocratique *Sur les Airs, les Eaux et les Lieux*, 12: la cause des avantages dont bénéficie l'Ionie tient au mélange (κρῆσις) des saisons et à leur juste mesure (μετρίότης); voir JOUANNA 1992, p. 304-329; sur l'importance de cette théorie dans l'œuvre d'Hérodote, voir HARTOG 1996, p. 101-103.

l'homme apparaît en même temps que tous les êtres vivants et pour les mêmes raisons. Ce n'est donc pas le principe d'autochtonie à proprement parler qui explique son origine, principe que Diodore vient de mentionner en rappelant son universalité (I, 9, 1). Ce chapitre X laisse clairement entendre que, selon les Égyptiens, l'homme est né de l'eau du Nil mêlée à la terre. On en trouve confirmation plus loin, en I, 43, 2, où se lit la seule mention explicite de cette origine : « Ils croient que l'homme est un être vivant sorti des eaux stagnantes et des marécages (ἐλειον καὶ λιμνώδες ζῶον), et appuient cette opinion sur la douceur de sa peau, sa constitution physique et aussi le fait qu'il lui faut une nourriture plutôt humide que sèche. » L'origine autochtone est uniquement réservée aux personnages que Diodore nomme les Géants, Seth et ses compagnons, qui attaquent et tuent Osiris²⁶.

La première preuve de cette origine de l'homme est fournie par le phénomène de la génération spontanée que les Égyptiens disent encore observable à l'époque de Diodore en donnant comme exemple la formation de mulots énormes dans la région de Thébaïde (I, 10, 2)²⁷. La région d'Égypte, grâce à sa nature favorable, mêlant harmonieusement terre et humidité (« la terre étant constituée d'un bon mélange », γῆς εὐκράτου καθεστῶσης), a été la plus propice à la naissance de l'homme²⁸. Le second argument est celui du déluge, suivi d'une réapparition immédiate et définitive de la vie (I, 10, 4). Diodore fait état de deux hypothèses²⁹. Selon la plus répandue, le déluge de Deucalion aurait épargné l'Égypte pour ne toucher que la Grèce, et cela s'expliquerait par l'absence presque totale de pluie, notamment en Égypte méridionale. Mais s'il faut admettre avec certains une destruction totale de la vie sur terre, une fois encore, c'est en Égypte que l'air ambiant fut le plus favorable à la réapparition des êtres vivants, car le plus harmonieusement mêlé (εὐκρατότατον τὸν ἀέρα) : l'humidité, combinée à la chaleur intense du climat, a permis la génération spontanée, selon le principe explicatif de la zoogonie donnée au chapitre VII. Ce phénomène peut encore se vérifier lors des inondations provoquées par la crue du Nil (I, 10, 6-7). Dans le cours de la démonstration, l'évocation du déluge permet donc de confirmer le principe de la génération spontanée. Au sein d'un récit des origines de l'homme, sa mention est importante et attendue. Comme l'a bien montré Rita Compatangelo-Soussignan, le déluge constitue une césure déterminante dans le temps des origines, lieu commun établi de l'historiographie hellénistique, que l'on retrouve chez Polybe (VI, 5) et Strabon (XIII, 1, 25)³⁰. Tous deux signalent leur source et modèle, le récit donné par Platon, *Lois*, III, 677a-682b : à l'issue du déluge, les hommes privés de tout, du feu et du cuivre, des armes et de la tentation de la guerre, deviennent bergers-éleveurs, mais aussi chasseurs, s'engageant dans

(26) Voir I, 26, 7 (les Géants apparaissent à une époque où la genèse des animaux était encore récente) et I, 86, 3 (ils attaquent les dieux) : dans les deux cas, c'est l'adjectif γηγενής qui est employé.

(27) Sur la génération spontanée, déjà mentionnée par Archélaos, F 60 A4 DK, voir BURTON 1972, p. 52-53 ; voir également CAMPBELL 2014, p. 237-238.

(28) Il est possible de rapprocher cette conviction d'une croyance transmise par la cosmologie héliopolitaine, selon laquelle le dieu Chou, le Sec, et la déesse Tefnout, l'Humide, sont les parents du Ciel et de la Terre, mais aussi les ancêtres des hommes. Nous devons ce rapprochement à l'un des experts anonymes qui ont évalué cet article et que nous remercions vivement tous deux pour leurs remarques et recommandations très précieuses.

(29) Selon la tradition la plus ancienne, le déluge de Deucalion ne frappe que la Grèce : Platon, *Timée*, 23 b-c, Aristote, *Météorologiques*, I, 14, 352a. L'hypothèse inverse d'une destruction universelle semble s'être élaborée plus tardivement, à l'époque hellénistique (voir SPOERRI 1959, p. 208-209). Sénèque, *Questions naturelles*, III, 29, 5, témoigne d'une hésitation entre ces deux possibilités.

(30) COMPATANGELO-SOUSSIGNAN 2020, p. 99-102, qui constate, d'un point de vue chronologique, que la version de Diodore se démarque de celle de deux de ses contemporains, Castor de Rhodes et Varron, « qui faisaient clore par un déluge la première phase qui suit l'apparition de l'homme sur terre, à laquelle faisait suite celle de la mytho-histoire avec ses listes royales ».

une lente évolution qui les mènera ensuite à être agriculteurs et à se regrouper en communautés, prémices de la vie civilisée en cité³¹.

LE RÉGIME ALIMENTAIRE DES PREMIERS TEMPS (I, 10 ET I, 34)

L'Égypte ou, plus précisément, la région du Delta du Nil est l'espace obligé de l'apparition de l'homme. Elle est aussi le lieu qui permet à ce dernier de vivre et de se développer. L'autre thème majeur de ce chapitre, annoncé dès son ouverture, est celui d'une nourriture spontanément offerte (τροφὰς αὐτοφρεΐς), produite par les marais du Delta fournissant, sans le moindre effort de la part des hommes, « une nourriture toute prête » (τροφήν ἐτοιμίην). Cette alimentation végétarienne correspond à la poiéphagie évoquée dans le tableau général donné au chapitre VIII, à la fois primitive et si proche des nourritures de l'Âge d'or. Ces aliments naturels sont les suivants : la racine du roseau (ρίζα καλάμου)³², le lotus (λωτός)³³, la fève d'Égypte (Αἰγύπτιος κύαμος)³⁴, « ce que l'on nomme le κόρσεον (τὸ καλούμενον κόρσεον) »³⁵ et « beaucoup d'autres plantes similaires ». Il est manifeste que Diodore s'inspire ici, de façon directe ou indirecte, d'un chapitre du livre II d'Hérodote (II, 92), présentant l'alimentation des habitants du Delta encore en vigueur de son temps, par opposition à celle des Égyptiens « qui habitent au-dessus de la région des marécages », dans « la partie de l'Égypte où l'on sème des grains », et qui, eux, se nourrissent de pain d'ὄλυρα, variété d'épeautre (II, 77)³⁶. Hérodote, insistant lui aussi sur la facilité et l'abondance d'« une nourriture à bon compte », donne à peu près le même menu, mais avec des précisions importantes. Du lotus, les Égyptiens des marais recueillent les graines des fleurs qui, une fois séchées au soleil, donnent une farine permettant de fabriquer des pains cuits au feu. La racine du lotus, à la saveur assez douce, se mange aussi. D'autres plantes, semblables à des roses, donnent beaucoup de graines comestibles, fraîches ou sèches. La tige du papyrus (βύβλος), cuite à l'étouffée, peut se révéler « un mets vraiment délicat ». Diodore transpose donc sur le temps des origines un régime alimentaire qu'Hérodote rapportait dans une perspective ethnographique.

C'est cette même perspective qu'adopte Diodore plus loin, quand il présente une seconde fois ce régime alimentaire herbivore de façon plus précise, en I, 34, 4-9, au cours de la deuxième section consacrée à la géographie égyptienne. Après une présentation générale du territoire, Diodore évoque la région du Delta à partir du chapitre XXXIII. Le thème de la fertilité extraordinaire apparaît à nouveau : cette « île », formée par les alluvions du Nil et bien irriguée, « porte des récoltes abondantes et variées » et ses marécages sont « extrêmement fertiles (πάμφορα) » (I, 34, 2-3). Mais, cette fois, l'intervention et le rôle de l'homme sont aussi mis en avant : de nombreux canaux ont été creusés et la machine inventée par Archimède, le « limaçon » (κοχλία), accentue cette fertilité. La présentation des aliments du Delta est proche de celle donnée en I, 10, mais la perspective se modifie très nettement. Il s'agit de « racines aux goûts variés », d'« espèces de fruits et de plantes à

(31) Sur les enjeux de ce récit, voir SCHNAPP 1997, p. 20-21.

(32) Voir Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 8, 2, qui évoque la consommation des tiges de roseau.

(33) Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 8, 9-11, décrit le λωτός (*Nymphaea lotus*), dont la fleur contient un très grand nombre de graines.

(34) Il s'agit du *Nelumbium speciosum*. Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 8, 7-8, décrit cette plante et sa racine qui peut se consommer de diverses manières, de même que sa tige ; voir également Strabon, XVII, 2, 4. La fève d'Égypte, qui pousse souvent à côté du papyrus, peut être facilement confondue avec le lotus.

(35) Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 8, 11, emploie le mot κόρσιον pour désigner la racine du lotus (voir aussi Hérodote, II, 92). Strabon, XVII, 2, 4, employant aussi ce mot, commet la même erreur que Diodore en considérant qu'il désigne une plante.

(36) Sur l'identification des plantes et aliments évoqués par Hérodote, voir LLOYD 1976, p. 370-376.

tiges», « qui offrent largement aux pauvres et aux faibles de quoi se suffire (πολλὰ συμβαλλόμεναι τοῖς ἀπόροις καὶ τοῖς ἀσθενέσι πρὸς αὐτάρκειαν) » (I, 34, 4). Ces plantes procurent des nourritures variées, « toujours disponibles en abondance pour ceux qui en ont besoin (τοῖς δεομένοις) » (I, 34, 5). Sont ensuite évoqués le pain (ἄρτος), fait à partir des graines de lotus, capable de suffire au « besoin » (ἐνδείαν), et la fève d'Égypte. S'ajoutent enfin des fruits aux saveurs agréables : ceux qui sont produits par les arbres nommés περσέαι³⁷, mais aussi par les sycomores, mûres et fruits semblables aux figues³⁸. Comme ces arbres produisent presque toute l'année, « il se trouve que les indigents ont une ressource toute prête en cas de besoin (συμβαίνει τοὺς ἀπόρους καταφυγὴν ἐτοιμὴν ἔχειν τῆς ἐνδείας) » (I, 34, 7). Des mûres noires, enfin, nommées μυζάρια, se mangent comme dessert³⁹. Diodore laisse donc entendre avec insistance que ces aliments, qui offrent un secours aux pauvres et aux démunis, sont le propre des temps primitifs anciens et que leur maintien à l'époque historique va de pair avec un extrême dénuement⁴⁰. Le point de vue n'est plus le même qu'en I, 10 et ces aliments apparaissent à présent comme un succédané de la nourriture pleinement civilisée, le blé et les céréales, faisant de l'homme un σιτοφάγος, « mangeur de pain » véritable. L'image de l'Âge d'or idéal s'estompe, à plus forte raison si l'on se souvient que, chez Hésiode, les nourritures fournies par la terre αὐτομάτη sont d'emblée civilisées et ne nécessitent aucun travail de la part de l'homme, ce qui n'est pas le cas dans le Delta du Nil. Le tableau idéalisé de l'agriculture pratiquée dans cette région, donné peu après au chapitre XXXVI, largement inspiré à nouveau d'Hérodote (II, 16), confirme cette interprétation : il ne s'agit, en fait, que d'une apparence d'Âge d'or et les hommes doivent faire appel aux animaux domestiqués pour les aider dans leurs travaux dont le poids, comme l'ont relevé tous les commentateurs des deux auteurs, est largement minoré⁴¹.

L'ambivalence de ces nourritures exotiques et originelles se vérifie si l'on prend en compte la représentation que pouvaient s'en faire les Grecs. Le mot grec λωτός désigne à la fois des nymphéacées, des variétés d'arbustes, mais aussi différentes herbacées, comme le trèfle, le lotier, la trigonelle et le méliot⁴². La nourriture égyptienne, demeurée si proche de celle des premiers hommes herbivores, se révèle inférieure à celle des Grecs civilisés, comme le proclame un vers des *Suppliantes* d'Eschyle : « La moisson de papyrus ne prévaut pas contre l'épi de blé. »⁴³ Le caractère « syncrétique » du propos de Diodore et la part revenant aux représentations égyptiennes amènent néanmoins à nuancer cette lecture grecque. Le lotus est la plante des origines, associée à la création du monde et au dieu Nefertem, fils de Ptah, souvent représenté assis au milieu des pétales ouverts d'une fleur de lotus. Né des eaux primordiales, le lotus est l'aliment qui convient au mieux à l'homme, lui aussi issu des marais, ainsi qu'en témoigne la remarque faite au chapitre XLIII à propos de la nourriture végétale parfaitement adaptée à son origine et à sa nature⁴⁴.

La nourriture des premiers hommes égyptiens se caractérise donc par sa richesse et sa complexité symboliques. Diodore parvient à concilier l'ensemble de ces ambivalences en un récit

(37) L'arbre (*Mimusops Schimperi*) est décrit par Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 2, 5 ; la saveur de son fruit est également vantée par Strabon, XVII, 2, 4.

(38) Ces deux variétés de sycomore sont présentées par Théophraste : le mûrier, *Morus nigra* (voir I, 12, 1), et le figuier d'Égypte, *Ficus Sycomorus* (voir IV, 2, 1). Sur ces arbres fruitiers, voir BURTON 1972, p. 132.

(39) *Rubus ulmifolius* : voir Théophraste, *Histoire des plantes*, IV, 8, 1.

(40) La persistance d'une nourriture primitive est également notée en I, 80, 5 : les Égyptiens nourrissent parfois leurs enfants à peu de frais ; ils leur donnent notamment des tronçons de papyrus (le terme employé est alors βύβλος), grillés sous la cendre, des racines ou des tiges des plantes des marais, crues, bouillies ou rôties.

(41) Voir FROIDEFOND 1971, p. 127.

(42) Voir BALLABRIGA, 1998, p. 69-70. Sur cet usage du mot λωτός, désignant des herbacées, voir Théophraste, *Histoire des plantes*, VII, 15, 3.

(43) Eschyle, *Suppliantes*, 761. Sur cette opposition, voir FROIDEFOND 1971, p. 92.

(44) Voir BURTON 1972, p. 141-142, qui renvoie à une hypothèse formulée par S. Morenz et J. Schubert, *Der Gott auf der Blume*, Ascona, 1954, p. 77.

des origines morcelé et progressivement construit, visant à dépasser l'opposition traditionnelle entre deux représentations apparemment contradictoires, l'Âge d'or et le mode de vie bestial. Il le fait en centrant son récit autour d'une région égyptienne précise, le Delta du Nil, présentée comme le berceau idéal de l'humanité⁴⁵. Cette construction peut induire quelques distorsions de la réalité géographique. L'absence de pluie en Égypte, expliquant que le pays ait échappé au déluge primordial, vaut surtout, comme Diodore le remarque lui-même, pour les régions méridionales de l'Égypte (I, 10, 4). Diodore restreint l'espace égyptien à la zone privilégiée du Delta, sans ignorer pour autant que certaines îles sont « tellement pleines de serpents, de cynocéphales et d'autres bêtes sauvages de toutes sortes que les hommes ne peuvent y pénétrer » (I, 33, 4). Il est pourtant amené à mentionner des régions moins favorables à l'homme. Quand il évoque comment Héraclès purifia la terre de ses monstres, c'est à l'Égypte méridionale qu'il songe à nouveau, « région qui de nos jours encore est déserte et infestée de bêtes sauvages (χώραν μέχρι τοῦ νῦν ἔρημον οὖσαν καὶ θηριώδη) » (I, 24, 6)⁴⁶. L'usage de l'adjectif θηριώδης doit être relevé : dans l'œuvre de Diodore, quand il ne qualifie pas le mode de vie des origines, il s'applique le plus souvent à des régions envahies par les bêtes sauvages⁴⁷. Dans le récit des origines de Diodore, l'Égypte semble donc se superposer exclusivement à la région idéalisée du Delta. Cette focalisation géographique peut être mise en relation avec le problème de la délimitation précise de l'espace égyptien, tel qu'il est posé par Hérodote (II, 15-17)⁴⁸. Contrairement aux Égyptiens eux-mêmes, qui considèrent leur pays comme l'union indissociable de la Haute et de la Basse Égypte, la Vallée et le Delta, les Ioniens le limitent exclusivement au Delta qui, pourtant, est une région nouvellement apparue. Comment les Égyptiens peuvent-ils alors se dire les premiers nés des hommes, ce qu'ils sont aux yeux d'Hérodote (« Ils existent de tout temps, depuis les origines de la race des hommes. ») ? Il faut donc admettre que les Égyptiens « n'ont pas commencé d'exister avec le Delta ». D'une certaine façon, Diodore prend le contre-pied de cette position de principe d'Hérodote, en centrant son propos exclusivement sur le Delta, lieu originaire de l'humanité, point central à partir duquel se mesure un éloignement symbolique autant que spatial : les ἐσχατιαί sont les lieux hostiles d'une vie sauvage et bestiale, interdisant tout progrès civilisateur.

DIEUX ET HÉROS CIVILISATEURS (I, 14-21 ET I, 24)

Les progrès des premiers hommes sont à nouveau évoqués et expliqués dans la deuxième partie du livre I (θεολεγόμενα) d'une façon qui peut sembler bien différente. Les hommes doivent tout, cette fois, aux dieux, en particulier à Osiris qui leur apprend l'art de l'agriculture et à Isis qui leur donne les céréales⁴⁹. En dépit des apparences, il n'y a en réalité aucune contradiction avec le tableau général donné en I, 8, montrant l'homme seul, devant découvrir de lui-même les moyens d'assurer sa survie, puis sa lente évolution vers le progrès. Car Diodore, dès sa préface (II, 4), puis au chapitre XIII consacré aux « dieux terrestres », affirme son adhésion à la théorie évhémériste voyant dans les divinités d'anciens hommes qui ont acquis l'immortalité pour prix des bienfaits

(45) On retrouve cette vision idéale du Delta, « l'emplacement le plus favorable du pays », en I, 50, 3, quand sont évoqués les aménagements importants du Nil mis en œuvre par le roi Ouchoreus.

(46) En I, 60, 9, le désert situé aux frontières de la Syrie est « privé de presque tout le nécessaire ».

(47) Sur ces usages de l'adjectif, voir CORDE 2005, en particulier p. 91-94.

(48) Sur ce passage, voir HAZIZA 2009, p. 50-56.

(49) Outre Osiris et Isis, d'autres dieux sont crédités d'inventions importantes : Héphaïstos (le feu : I, 12, 3 et I, 13, 3) et surtout Hermès (I, 16 : liste de ses nombreuses inventions, parmi lesquelles le langage).

rendus au genre humain⁵⁰. L'idée est répétée avec insistance à propos d'Osiris (I, 17, 2 et 20, 5) et d'Isis (I, 22, 2 et 25, 3). Cette intervention bienfaitrice fait l'objet d'un long récit mettant en scène Osiris qui parcourt l'Égypte, puis le monde habité afin de répandre parmi les hommes les principes d'une vie civilisée (I, 14-21)⁵¹. Le récit témoigne d'un syncrétisme évident : Osiris est assimilé à Dionysos, promu divinité dynastique par le pouvoir lagide⁵². Sa figure et ses attributions s'en trouvent profondément remodelées. En témoigne l'introduction de ce récit, qui évoque ce principe d'assimilation de deux façons différentes : « Osiris, une fois traduit donne Dionysos », tandis qu'« Isis est très proche de Déméter » (I, 13, 5). L'assimilation à Dionysos justifie le long voyage civilisateur entrepris à travers l'Égypte, puis le monde entier⁵³. Osiris est également « très proche de » Triptolème, personnage qui l'assiste dans son entreprise. L'influence grecque est patente, mais ne saurait expliquer à elle seule ce récit dont Diodore est le premier témoin⁵⁴. L'histoire se fonde aussi sur des traditions proprement égyptiennes, même s'il est très difficile de faire la part des deux influences⁵⁵. Dans l'Égypte ancienne, Osiris se voit progressivement associé à la végétation et à la fertilité, en tant que dieu des céréales notamment, et cette évolution s'impose plus encore à l'époque ptolémaïque⁵⁶.

Durant son voyage, Osiris « accomplit beaucoup d'actions en vue d'améliorer la vie commune (πρὸς εὐεργεσίαν τοῦ κοινοῦ βίου) » (I, 13, 5). L'expression κοινὸς βίος, « vie commune », répétée à deux reprises dans le récit (I, 15, 9 et I, 20, 4), constitue un écho au chapitre VIII où elle figurait également, écho instaurant un lien de continuité certain. Elle livre une clé d'interprétation : les bienfaits d'Osiris permettent de fonder une société humaine civilisée pleine et entière, qui implique un changement de régime alimentaire. Sa volonté est de civiliser les hommes, « en mettant un terme à la sauvagerie (παύσας τῆς ἀγριότητος) » et « en leur faisant adopter à la place un régime civilisé (διαίτης ἡμέρου μεταλαβεῖν) » (I, 17, 2). Cette idée est reprise en conclusion du récit, associée au thème du κοινὸς βίος : « Osiris, ayant visité toute la terre habitée, améliora la vie commune par l'introduction des fruits les plus civilisés (τὸν κοινὸν βίον τοῖς ἡμερωτάτοις καρποῖς εὐεργετήσαι) » (I, 20, 4). Le premier et plus important apport d'Osiris aux hommes est donc la culture des céréales, fruits du froment et de l'orge découverts par Isis. Le récit vient ainsi pallier une lacune du chapitre VIII qui passait sous silence cette étape décisive et la met d'emblée, cette fois, en relation avec la fin de l'allélophagie dont il s'agit de l'une des très rares mentions dans le livre I : « Tout d'abord, il amena le genre humain à renoncer à l'allélophagie (Πρῶτον μὲν γὰρ παῦσαι τῆς ἀλληλοφαγίας τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος). » (I, 14, 1)⁵⁷ L'« invention » d'Isis est essentielle

(50) La *theologia dipertita* présentée en I, 11-13, opposant « dieux célestes », qui incarnent des éléments et des principes du monde, et « dieux terrestres », bienfaiteurs humains divinisés, pourrait être une innovation introduite par Diodore : voir COHEN-SKALLI 2011.

(51) Sur ce récit de voyage civilisateur, voir SULIMANI 2011, p. 229-306, et 2015.

(52) Voir COULON 2013, p. 177-181. Diodore est le témoin de cette croyance : en I, 44, 1, il affirme s'être rendu en Égypte sous le règne de Ptolémée qui prit le nom de « nouveau Dionysos » (Ptolémée XII Aulète (80-50), père de Cléopâtre).

(53) Elle justifie aussi le don de la vigne et du vin par Osiris, à Nysa, haut lieu des Enfances de Dionysos (I, 15, 8).

(54) Une autre version proche de ce récit est donnée par Plutarque, *Isis et Osiris*, 13 : voir le commentaire de GRIFFITHS 1970, p. 309-310. Diodore peut s'être inspiré d'une source grecque antérieure perdue et on a songé, en particulier, à Denys Scytobrachion : COLE 1967, p. 153-157 ; sur Denys Scytobrachion comme source de Diodore, voir RUSTEN 1982, p. 93-113.

(55) En témoignent les hymnes à Isis et à Osiris que cite Diodore en I, 27, qui comportent des allusions à leur rôle dans ce récit. L'hymne à Isis peut être rapproché de textes authentiques, hymnes de Cymè, d'Ios et d'Andros, le premier lui étant très proche, mais ne pouvant être antérieur au II^e siècle avant notre ère ; sur ces hymnes, voir BURTON 1972, p. 114-117.

(56) Voir BURTON 1972, p. 56-62 ; voir également GRIFFITHS 1972, p. 33-74.

(57) On ne trouve qu'une seule autre attestation de l'allélophagie primitive, à la fin de la dernière section consacrée aux νόμοι, quand Diodore donne sa troisième explication du culte des animaux sacrés (I, 90) : les premiers hommes se faisaient la guerre et se dévraient les uns les autres, « le plus fort l'emportant toujours sur le plus faible ». Les moins forts se rassemblèrent en troupes organisées, en se donnant pour emblèmes et signes de ralliement des animaux.

et les dérivés du verbe εὐρίσκω abondent dans ce chapitre XIV. Elle ne prend pas la forme d'un don divin miraculeux. Bien au contraire, elle s'apparente à une découverte humaine, ce qu'elle est, du reste, puisqu'Isis est encore simple mortelle. Elle donne lieu à une explication réaliste, forme de rationalisation du mythe grec de Déméter: Isis trouve les fruits du froment et de l'orge «qui poussent dans le pays à l'état sauvage, mêlés à d'autres herbes et encore inconnus des hommes». Une nouvelle fois, la région d'Égypte offre naturellement et spontanément aux hommes les moyens de leur subsistance. L'adoption de ce nouveau régime alimentaire correspond à la fin de la loi du plus fort: «Isis établit les lois d'après lesquelles les hommes se rendent mutuellement justice» et «fit cesser, grâce à la crainte des châtements, la violence injuste et les outrages (τῆς ἀθέσμου βίας καὶ ὕβρεως παύσασθαι)» (I, 14, 3): l'association de ces deux termes ne laisse aucun doute sur le modèle grec qui détermine ce récit. S'explique ainsi l'épiclese θεομοφόρος attribuée à la déesse «parce que la première elle avait établi des lois»⁵⁸.

Une autre figure tient un rôle important dans ce processus civilisateur, Héraclès, emprunté par les Grecs aux Égyptiens (I, 24). Cet emprunt, déjà signalé par Hérodote (II, 43 et II, 145), s'inscrit dans une perspective chronologique fermement établie: il faut admettre l'existence de deux Héraclès, l'égyptien étant bien antérieur au fils d'Alcmène. Une première preuve est fournie par la chronologie: si, comme les Grecs le prétendent, Héraclès naquit une génération avant la Guerre de Troie, il ne peut avoir pris part à la Guerre contre les Géants, «à l'époque originelle de la naissance des hommes (κατὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς γένεσιν τῶν ἀνθρώπων)», expression dont la formulation est très proche de celle ouvrant les chapitres VIII et X (κατὰ τὴν ἐξ ἀρχῆς τῶν ὄλων γένεσιν). Le second argument est étroitement lié au propos de Diodore. Héraclès, héros civilisateur, purifia la terre de ses monstres, ce qui est incompatible avec son existence au temps de la Guerre de Troie, «alors que la plus grande partie du monde habitée était déjà civilisée (ἐξημέρετο) par l'agriculture, les villes et la multitude d'habitants installés partout dans la campagne»: «cet effort de civilisation (ἡμέρωσις) de la région (τῆς χώρας) convient mieux à un homme qui vécut dans les temps anciens (κατὰ τοὺς ἀρχαίους χρόνους), alors que les hommes étaient encore accablés par une foule de bêtes sauvages» (I, 24, 5-6). Héraclès, après avoir purifié de ses monstres la terre (τὴν γῆν), «remet la campagne aux agriculteurs (παραδοῦναι τοῖς γεωργοῖς τὴν χώραν)». L'œuvre civilisatrice d'Héraclès apparaît ainsi comme antérieure à celle d'Osiris, qu'elle précède et rend possible, sans la contredire. Il faut constater le soin avec lequel Diodore parvient à concilier différents mythes d'un point de vue logique et chronologique.

UN NOUVEAU RÉCIT DES ORIGINES (I, 43)

La fin du mode de vie primitif est à nouveau évoquée au début de la troisième partie du livre I. Avant de retracer l'histoire de l'Égypte en donnant la liste des rois humains, Diodore souhaite exposer «le plus ancien mode de vie (τὴν ἀρχαιοτάτην ἀγωγὴν) des hommes d'Égypte» (I, 42, 1). Il est donc amené à donner un nouveau récit des premiers temps de l'humanité plus précis et détaillé (I, 43). Comme précédemment, son exposé débute par une description du régime alimentaire, la poiéphagie (πόαν ἐσθιοντας), incluant toujours la consommation des «tiges et des racines des plantes qui poussaient dans les marécages». Mais Diodore ajoute que la première plante que les hommes mangèrent surtout fut l'ἄγρωσις en raison de sa saveur douce et de ses qualités nutritives, choix résultant d'une déduction empirique: cette plante était recherchée par les bêtes de troupeau et les engraisait rapidement. L'identification de la plante ici évoquée n'est pas certaine.

(58) L'épiclese se lit également dans l'hymne d'Ios (I, 52), l'hymne d'Andros (I, 20) donnant θεομοθέτις.

Le mot ἄγρωστις est le nom grec du chiendent, *Cynodon dactylon*, plante qui n'est pas réputée pour les qualités précédemment évoquées⁵⁹. On a suggéré que Diodore pouvait désigner par ce terme le jonc ou le lotus⁶⁰. En tout état de cause, le lecteur grec ne pouvait que songer au chiendent, la plante sauvage par excellence à ses yeux, comme son nom l'indique, nourriture obligée de l'humanité des premiers temps⁶¹. Elle figure en bonne place dans le rituel des Thargélies, fêtes ioniennes en l'honneur d'Apollon et Artémis, à côté d'autres herbes sauvages, des glands, puis des céréales et d'une marmite, « au sein d'une procession qui semble scander les progrès alimentaires de l'humanité »⁶².

Deux autres nourritures s'ajoutent, toutes deux omises en I, 10. Les poissons, tout d'abord, fournis en abondance, eux aussi, par le Nil, fait qui avait été signalé avec emphase en I, 36,1⁶³. L'autre aliment absent des précédentes évocations est la viande des animaux de troupeau (I, 43, 4). Les hommes des premiers temps sont donc devenus des éleveurs, pratiquant le pastoralisme, étape intermédiaire passée sous silence en I, 8 et I, 10, que Platon, on l'a vu, dans son récit des origines de l'homme (*Lois*, III, 677a-682b), plaçait après le déluge de Deucalion. Cette évolution est également mentionnée dans un autre récit des origines important, donné par Dicéarque, faisant se succéder en un parfait *continuum* l'Âge d'or, la poiéphagie initiale, le pastoralisme et, après la découverte des céréales, le temps pleinement civilisé de l'agriculture⁶⁴. La mention de la nourriture carnée permet à Diodore d'évoquer l'usage de la peau animale comme vêtement (I, 43, 4) et, ce faisant, d'enrichir et de préciser le tableau général du chapitre VIII, qui insistait sur trois manques : les vêtements, les habitations et la nourriture civilisée⁶⁵. L'homme des origines est « nu », dépourvu de tout moyen de protection et de défense. La peau de bête constitue donc une première ressource, prototype du vêtement tissé, et cette découverte va de pair avec celle des demeures. Diodore ajoute ainsi immédiatement après : « Ils construisaient leurs habitations avec des roseaux : des traces de ces usages subsistent chez les bergers égyptiens qui tous, dit-on, n'ont jamais eu d'autres demeures que ces cabanes de roseaux, et qui jugent qu'elles leur suffisent. » Comme dans le cas des nourritures des marais, les pratiques des origines peuvent se maintenir encore au temps présent, indices de pauvreté et vestiges d'une forme de vie demeurée primitive⁶⁶. Car ces premières inventions en appellent d'autres et ne devraient pas se maintenir. On le vérifie dans le récit des origines de l'Arcadie donné par Pausanias⁶⁷. Grâce à Pélasgos, l'ancêtre primordial, roi civilisateur et πρῶτος εὐρετής, les Arcadiens découvrent en même temps les cabanes, les manteaux en peau de mouton, mais aussi la saveur des fruits du chêne, se substituant aux herbes, feuilles et racines. Ces découvertes transitoires seront remplacées, trois générations plus tard, sous le règne d'Arcas, par la maison, les vêtements tissés et les céréales.

Cette première forme de vie, qui se maintient pendant une longue période, prend fin avec la découverte des « fruits du sol comestibles (τοὺς ἐδωδίμους καρπούς) », c'est-à-dire les céréales, mais aussi « le pain fait avec le lotus (τὸν ἐκ τοῦ λωτοῦ γιγνόμενον ἄρτον) », nouvel exemple de persistance d'un usage propre aux temps primitifs qui aurait dû cesser avec eux (I, 43, 5). La

(59) Théophraste n'en dit rien : voir *Histoire des plantes*, I, 6, 7 et 10, IV, 10, 5-6.

(60) BURTON 1972, p. 141-142.

(61) Voir en particulier Plutarque, *De l'alimentation carnée*, I, 2.

(62) BALLABRIGA 1998, p. 71. Sur ce rituel, voir Porphyre, *De l'abstinence*, II, 7, 1.

(63) Voir également I, 52, 6, à propos du lac Moeris.

(64) Dicéarque, *Vie de la Grèce*, fr. 49 Wehrli (= Porphyre, *De l'abstinence*, IV, 2); sur ce texte, voir LOVEJOY, BOAS 1935, p. 94-96.

(65) Ces trois inventions vitales pour l'homme sont mentionnées ensemble par Platon, *République*, II, 369d.

(66) L'observation de Diodore est confirmée par plusieurs représentations de paysages nilotiques, notamment sur la mosaïque de Palestrina, donnant à voir ces cabanes de roseaux.

(67) Pausanias, VIII, 1, 5.

découverte des céréales est toujours attribuée à Isis, mais aussi, selon d'autres, au premier roi, Ménas, version que Diodore n'avait pas mentionnée jusqu'à présent et qu'il ne redonnera pas, du reste, lorsqu'il évoquera peu après ce roi (I, 45)⁶⁸. Se référant aux prêtres égyptiens, Diodore fait état, enfin, d'une répartition des inventions favorables à l'homme : ce sont les rois qui découvrent « les choses nécessaires à la vie », tandis qu'Hermès est tenu pour « l'inventeur de la culture intellectuelle et des arts » (I, 43, 6).

RETOUR AUX ORIGINES ET AU MODE DE VIE PRIMITIF (I, 60)

La vie primitive des hommes donne lieu à une nouvelle évocation inattendue, dans le chapitre consacré au roi Amasis, réputé pour sa dureté et « son extrême violence » (I, 60)⁶⁹. Il s'agit d'une expérience de retour au temps des origines, figé et préservé dans le cours de l'histoire, réactualisé, en quelque sorte, aux frontières de l'Égypte et de la Syrie, en une région déserte et démunie, bien éloignée de celle du Delta du Nil. La dureté d'Amasis est illustrée par le traitement qu'il réservait aux brigands. Après les avoir jugés, il leur faisait couper le nez et les enfermait « aux confins du désert », dans une cité qu'il avait fondée et nommée Rhinocoloura « en raison du traitement subi par ses habitants »⁷⁰. Diodore décrit longuement la région entourant cette cité, située non loin de la mer, entourée d'un marécage salin et ne disposant que d'une eau saumâtre : « il y manquait à peu près tout ce qui est nécessaire à la vie humaine (πάντων σχεδόν τῶν πρὸς ἀνθρωπίνην διαίταν ἀνηκόντων ἐστέρηται) ». Les prisonniers, jetés dans cette région hostile, « déserte et privée de presque tout le nécessaire », « eurent l'idée d'imaginer (ἐπενόησαν) un genre de vie approprié aux manques de leur environnement (βίον οἰκείον τῆς περὶ αὐτοὺς ἐνδείας), puisque la nature les contraignait de chercher par tous les moyens à remédier à leur dénuement (μηχανᾶσθαι πρὸς τὴν ἀπορίαν) ». Ce tableau, jusque dans les termes employés, est pratiquement le même que celui de l'humanité des origines, donné en I, 8. Comme alors, c'est la recherche d'une nourriture adaptée qui prime : ces hommes fabriquèrent des pièges en coupant des roseaux, avec lesquels ils pouvaient capturer en quantité suffisante les cailles venant de la mer. Cette évocation d'une vie redevenue primitive permet ainsi d'ajouter un dernier élément qui n'avait été que furtivement mentionné jusqu'à présent, la chasse, pratiquée de façon rudimentaire⁷¹.

Cette anecdote présente le grand intérêt d'illustrer les effets d'un éloignement spatial par rapport au point central idéal que constitue le Delta du Nil, seul lieu propice au développement et au progrès des hommes des origines. Cet éloignement est tout aussi temporel que spatial : les *ἔσχαται* hostiles du pays égyptien n'ont pu bénéficier des acquis du processus civilisateur et sont restées des lieux de la sauvagerie primitive préservée telle qu'en elle-même, imposant aux hommes une existence rude et difficile, demeurée identique à celle que leurs lointains ancêtres devaient mener. Il y a là un nouvel exemple de persistance de pratiques primitives associées, dans les temps historiques et présents, à l'extrême pauvreté et à l'indigence, phénomène déjà constaté dans le

(68) La forme du nom donné à ce premier roi de la période thinite, désigné Meni (« Quelqu'un ») sur les listes royales égyptiennes, varie selon les auteurs grecs : Min chez Hérodote, Ménès chez Ménathon, Ératosthène et Pline, Minaïos chez Josèphe... On attribuait à ce souverain l'unification de la Haute et de la Basse Égypte.

(69) Cet Amasis ne doit pas être confondu avec le pharaon de la XXVI^e dynastie qui régna avant la conquête perse (570-526). Il pourrait s'agir d'Ahmosis, de la XVIII^e dynastie, même si l'identification est incertaine : voir BURTON 1972, p. 180.

(70) Rhinocoloura (moderne El-Arish) était donc une colonie pénitentiaire, évoquée par Strabon, XVI, 2, 31, qui mentionne également la mutilation, assez courante en Égypte ancienne : voir BURTON 1972, p. 181.

(71) La chasse est évoquée dans le récit du voyage d'Osiris : les premiers habitants de Thèbes se fabriquent des armes pour tuer les bêtes sauvages (I, 15, 4-5). Sur l'importance de la chasse dans les textes grecs retraçant les premiers temps de l'humanité, voir SCHNAPP 1997, p. 17-47.

domaine alimentaire⁷². L'éloignement se révèle donc temporel tout autant que spatial : les frontières ultimes de l'Égypte correspondent aux origines les plus reculées de l'histoire humaine et enferment en elles les vestiges de ce temps lointain.

Au terme de cette lecture du livre I, l'impression de confusion dans la présentation de certains éléments, souvent relevée par les commentateurs, s'atténue dans le cas des passages évoquant les origines de l'homme. Certes, il ne fait aucun doute que cette discontinuité est le reflet d'un recours à différentes sources, mais ce recours s'avère maîtrisé, révélateur d'une méthode propre à Diodore, compilateur avisé. Chacun des passages est à sa place, en contexte. Plus encore, Diodore a pris soin d'établir des liens de continuité entre eux, comme tendent à le prouver les effets d'écho et les reprises d'expressions relevés dans le cours de l'analyse. Rapprochés entre eux, comparés au modèle initial du chapitre VIII, ces passages composent finalement un ensemble unifié. Ils constituent les pièces d'une enquête raisonnée et complète menée par Diodore, ancrée tout autant dans la temporalité des origines et du temps présent que dans l'espace égyptien. Diodore tire le meilleur parti de ces liens ambivalents entre temporalité et espace. Il fait le choix de l'Égypte pour débiter la « mythologie » des peuples, qu'il restitue dans ses six premiers livres, car il s'agit du lieu idéal des origines et des premiers temps de l'homme. Mais il s'agit d'une Égypte remodelée et confondue avec le Delta du Nil, point central par rapport auquel se mesurent les effets d'un éloignement spatial : les *ἔσχαται* semblent figées dans le primitivisme sauvage. Pourtant, dans le lieu même du progrès humain, le Delta, le temps des origines peut encore se maintenir, sous la forme de vestiges conservés, comme le prouvent certaines pratiques alimentaires. L'Égypte des origines est le centre du monde habité, bienfaitrice et modèle pour les hommes : Osiris diffuse les principes civilisés. Les effets d'une gradation de valeur liée à l'éloignement disparaissent alors au profit d'un rayonnement universel. Le modèle grec est évident et détermine une reconstruction du passé égyptien sur lequel sont transposés des présupposés grecs, parmi lesquels le mode de vie bestial. Dans le livre I de Diodore, l'Égypte est assurément, dans une large mesure, une représentation élaborée et reconstruite en fonction d'un point de vue extérieur, une image vue de Grèce, ce qu'elle était du reste déjà dans le livre II d'Hérodote. Elle se singularise néanmoins en ce qu'elle permet à Diodore de renouveler la représentation établie des premiers temps de l'humanité et de transposer dans l'espace un modèle primitiviste nuancé et adouci, « gradué », si l'on peut dire.

Laurent GOURMELEN
CIRPaLL EA 7457, SFR Confluences
Université d'Angers

Bibliographie

Éditions, traductions et commentaires du livre I de Diodore de Sicile

BURTON, A., 1972, *Diodorus Siculus Book I. A Commentary*, Leyde.

CASEVITZ, M., 1991, *Diodore de Sicile. Naissance des dieux et des hommes*. Bibliothèque Historique, livres I et II, Introduction, traduction et notes, Paris.

(72) Les régions demeurées primitives peuvent aussi être le lieu d'une redécouverte de la vie simple et frugale, amenant à rejeter le luxe et à prôner la modération : c'est le cas en I, 45, où le récit mettant en scène Tnéphactos est fondé sur des traditions égyptiennes amplement remodelées par des représentations grecques : voir BURTON 1972, p. 144, et GRIFFITHS 1970, p. 282.

- CHAMOIX, F., BERTRAC, P., VERNIERE, Y., 1993, *Diodore de Sicile*, Bibliothèque Historique. Introduction générale par F. Chamoux et P. Bertrac. Livre I. Texte établi par P. Bertrac et traduit par Y. Vernière, Paris
- KOWALSKI, J.-M. 2021, «Diodore de Sicile», in S. H. Aufrère, P. Charvet, J.-M. Kowalski, A. Zucker (ed.), *Le Quartette d'Alexandrie. Hérodote, Diodore, Strabon, Chérémon*. Présentations, traductions et restitution, Paris, p. 129-240.

Études

- BALLABRIGA, A., 1998, *Les fictions d'Homère. L'invention mythologique et cosmographique dans l'Odyssée*, Paris.
- CAMPBELL, G., L., 2014, «Origins of Life and Origins of Species», in G. L. Campbell (ed.), *The Oxford Handbook of Animals in Classical Thought and Life*, Oxford, p. 233-347.
- COHEN-SKALLI, A., 2011, «Une *theologia dipertita* chez Évhémère de Messène? Observations sur le fr. VI, 1 de Diodore (Euhem. T 25 W)», *Ktèma* 36, p. 349-368.
- COMPATANGELO-SOUSSIGNAN, R., 2020, «Diodore de Sicile, les mythes du déluge et le "livre des îles"», *Dialogues d'Histoire Ancienne* 46/1, p. 97-126.
- COLE, Th., 1967, *Democritus and the Sources of Greek Anthropology*, Cleveland.
- CORDE, X., 2005, «L'humanité primitive et la notion de sauvage dans le *Traité d'Agatharchide* et la *Bibliothèque Historique* de Diodore de Sicile : étude des emplois de l'adjectif *thêriôdês*», in L. Kuckzynski, C. Vassas (ed.), *Perception de l'altérité culturelle et religieuse*, Paris, p. 87-96.
- COULON, L., 2013, «Osiris chez Hérodote», in L. Coulon, P. Giovannelli-Jouanna, F. Kimmel-Clauzet (ed.), *Hérodote et l'Égypte. Regards croisés sur le livre II de l'Enquête d'Hérodote*, Lyon, p. 167-190.
- DIERAUER, U., 1977, *Tier und Mensch im Denken der Antike. Tierpsychologie, Anthropologie und Ethik*, Amsterdam.
- DODDS E. R., 1973, *The Ancient Concept of Progress and Other Essays on Greek Literature and Belief*, Oxford.
- EDESLSTEIN, L., 1967, *The Idea of Progress in Classical Antiquity*, Baltimore.
- FROIDEFOND, Ch., 1970, *Le mirage égyptien dans la littérature grecque d'Homère à Aristote*, Gap.
- GOURMELEN, L., 2004, *Kékrops, le Roi-Serpent. Imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris.
- GRIFFITHS, J. G., 1970, *Plutarch's De Iside et Osiride*, Cambridge.
- GUTHRIE, W. C. H., 1957, *In the Beginning. Some Greek Views on the Origin of Life and the Early State of Man*, Londres.
- HARTOG, F., 1996, *Mémoire d'Ulysse. Essai sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris.
- HAZIZA, T., 2009, *Le kaléidoscope hérodotéen. Images, imaginaire et représentations de l'Égypte à travers le livre II d'Hérodote*, Paris.
- JOUANNA, J., 1992, *Hippocrate*, Paris.
- LAQUEUR, R., 1958, «Diodorea», *Hermes* 86, p. 257-290.
- LLOYD, A. B., 1976, *Herodotus, Book II: Commentary*, 1-98, Leyde.
- LOVEJOY, A. O., BOAS, G., 1935, *Primitivism and Related Ideas in Antiquity*, Baltimore.
- MAUDUIT, Ch., 2006, *La sauvagerie dans la poésie grecque d'Homère à Eschyle*, Paris.
- MOREAU, A., 1999, «Cannibalisme et censure en Grèce antique», in A. Moreau (ed.), *Mythes grecs I. Origines*, Montpellier, p. 201-219.
- MUNTZ, Ch. E., 2011, «The Sources of Diodorus Siculus, Book I», *Classical Quaterly* 61, p. 574-594.
- MUNTZ, Ch. E., 2017, *Diodorus Siculus and the World of the Late Roman Republic*, Oxford.
- MUNTZ, Ch. E., 2018, «Diodorus, Mythology and Mythography», in L. I. Hau, A. Meeus, B. Sheridan (ed.), *Diodoros of Sicily: Historiographical Theory and Practice in the Bibliothek*, Louvain, p. 365-388.
- PEIGNEY, J., 2012, «La vie bestiale au v^e et au iv^e siècle : l'identité humaine et les réutilisations du motif», *Revue de Philologie* 86, p. 123-141.

- REINHARDT, K., 1912, «Hekataios von Abdera und Demokrit», *Hermes* 47, p. 492-513.
- ROMILLY de, J., 2005, «Thucydide et l'idée de progrès», in J. de Romilly, *L'Invention de l'histoire politique chez Thucydide. Études et conférences choisies*. Préface de M. Trédé, Paris, p. 41-78 (= *Annali della Scuola Normale di Pisa* 35, 1966, p. 143-183).
- RUSTEN, J., 1982, *Dionysius Scytobrachion*, Opladen.
- SACKS, K. S., 1994, «Diodorus and His Sources: Conformity and Creativity», in S. Hornblower (ed.), *Greek Historiography*, Oxford, p. 213-232.
- SCHNAPP, A., 1997, *Le chasseur et la cité. Chasse et érotique dans la Grèce ancienne*, Paris.
- SCHWARTZ, E., 1885, «Hekataeos von Teos», *Rheinisches Museum* 40, p. 223-262.
- SCHWARTZ, E., 1903, s. u. Diodorus Siculus, *RE* VI, 1, col. 663-704.
- SPOERRI, W., 1959, *Späthellenistische Berichte über Welt, Kultur und Götter. Untersuchungen zu Diodor von Sizilien*, Bâle.
- SPOERRI, W., 1961, «Zu Diodor von Sizilien, I. 7/8», *Museum Helveticum* 18, p. 63-82.
- SULIMANI, I., 2011, *Diodorus' Mythistory and the Pagan Mission: Historiography and Culture-Heroes in the First Pentad of the Bibliotheke*, Leyde.
- SULIMANI, I., 2015, «Egyptians Heroes Travelling in Hellenistic Road Networks: The Representation of the Journeys of Osiris and Sesostris in Diodorus», *ARAM Periodical* 27, p. 81-96.
- SULIMANI, I., 2022, «Diodorus Siculus, *Library*», in R. Scott Smith, S. M. Trzaskoma (ed.), *The Oxford Handbook of Greek and Roman Mythology*, Oxford, p. 178-185.